

Vingt-deux ans après, *ou La guerre au Moyen Âge revisitée*

Philippe CONTAMINE

En entreprenant un exercice dont les historiens ne sont pas coutumiers, j'entends me placer, de façon qui, j'y compte bien, sera comprise comme une forme d'humour, sous le patronage de deux modèles : d'abord les *Retractationes* (les *Révisions*) que saint Augustin écrivit à 73 ans — ce profond examen de conscience d'une œuvre immense (de 200 à 250 *volumina* qu'il avait sous les yeux et dans la tête)¹ ; ensuite le texte de 90 pages qu'Henri-Irénée Marrou publia en 1949 sous le titre *Retractatio à Saint Augustin et la fin de la culture antique*².

1. Voir en dernier lieu à ce sujet S. LANCEL, *Saint Augustin*, Paris, 1999, p. 440-444.

2. La première édition du livre de H.-I. MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, date de 1937. Elle a été suivie de plusieurs rééditions. P. RICHÉ, dans *Henri-Irénée Marrou, historien engagé*, Paris, 2003, p. 105, résume la *Retractatio* en ces termes : « Non seulement il corrige les erreurs matérielles, mais il revient sur tel ou tel aspect qui, après les années et ses lectures, ne lui paraît plus valable. D'une part il regrette d'avoir vu en Augustin un 'lettré de la décadence' et en particulier d'avoir affirmé qu'il composait mal, 'jugement d'un jeune barbare ignorant et présomptueux' (...). Une grande partie de la *Retractatio* est d'autre part consacrée à une révision de l'idée de décadence qui caractérisait habituellement la fin de l'Antiquité. Marrou reviendra bien souvent sur cette fausse perspective ». On aperçoit donc toute l'ampleur du revirement (du reniement ?) de Marrou.

Certes *La guerre au Moyen Âge* (désormais *GMA*) a rencontré ce qu'il est convenu d'appeler un succès d'estime, comme le montrent non pas tant les recensions dont elle a été l'objet (elles ne furent pas unanimement élogieuses) que ses traductions (en anglais, en italien, en espagnol, en russe, en polonais) ainsi que les éditions successives dont elle a bénéficié³. Il est vrai que le livre remplissait un vide (ce qui ne veut pas dire qu'il répondait à une attente), ce qui lui a permis, pendant longtemps, d'occuper le terrain. Il m'avait été demandé, en ou vers 1965, alors que je travaillais à ma thèse de doctorat ès lettres⁴, par mon maître Robert Boutruche, qui dirigeait aux Presses universitaires de France la collection « Nouvelle Clio, l'histoire et ses problèmes », conjointement avec son collègue à la Sorbonne le byzantiniste Paul Lemerle : bien vivante encore aujourd'hui, cette collection, qui a fait son chemin, est maintenant dirigée par Jean Delumeau et Claude Lepelley. On connaît la formule : bibliographie sélective mais récente et relativement abondante, état des questions, enfin problématique et thématique. Pour ce qui est de cette troisième partie, le modèle pour Robert Boutruche (il me l'a rappelé maintes fois) était la fameuse controverse « Mahomet et Charlemagne » engendrée par le livre posthume d'Henri Pirenne⁵. Une parenthèse ici : Boutruche songeait aussi à un volume « transversal » sur Rome (réelle et imaginaire) tout au long du Moyen Âge, qui n'a pas vu le jour et, je crois bien, n'a jamais été attribué.

Mon idée de départ était à la fois simple et ambitieuse : envisager une histoire « totale » de la guerre, qui aurait ainsi « dépassé » le simple *warfare*, et serait allé dans un nombre plus élevé de directions que les deux ouvrages alors disponibles de Ferdinand Lot⁶ et de J.F. Verbruggen⁷. Pour ne rien dire des livres nullement

3. La sixième édition est de janvier 2003. Le texte proprement dit de la première édition est demeuré inchangé, à quelques détails près. En revanche, sont successivement parus trois suppléments bibliographiques, ce qui a plus que doublé le nombre de références.

4. Soutenue en Sorbonne en 1969, publiée trois ans plus tard sous le titre *Guerre, État et société à la fin du Moyen Âge. Études sur les armées des rois de France, 1337-1494*.

5. Voir à ce sujet en dernier lieu R. HODGES et B. HOBLEY, *Mahomet, Charlemagne et les origines de l'Europe*, trad. C. Morisson, Paris, 1996.

6. F. LOT, *L'art militaire et les armées au Moyen Âge en Europe et dans le Proche-Orient*, 2 vol., Paris, 1946.

négligeables mais décidément vieilliss de Charles Oman et de Hans Delbrück. Je m'en suis aperçu au cours de la rédaction de *GMA* : le nombre de pages qui m'avait été assigné était restreint (d'où des développements parfois trop denses, ou bien donnant au lecteur l'impression de tourner court). De plus, aucune illustration n'était prévue, ce qui est regrettable tant la guerre et l'iconographie font bon ménage pour la période médiévale et au-delà : comment aborder valablement sans les images l'imaginaire de la guerre ?

Je dois avouer que je suis loin de passer mon temps à me relire. Un écrivain presque oublié (quoiqu'il ait été apprécié de François Mitterrand), Jacques Chardonne, écrit dans *Eva ou le journal interrompu*⁸ : « Très jeune, il y a quinze ans, j'ai publié un roman. Je viens de le relire. À peine deux ou trois phrases, que je n'avais pas remarquées en les écrivant, me touchent encore. Si ce livre est déterré plus tard, ce n'est pas moi qui reviendrai au jour. On ne s'exprime que pour un instant ». Mais voilà, je n'étais pas si jeune (proche de la cinquantaine) quand j'ai mis un point final à *GMA*, et surtout, nous autres historiens ne nous « exprimons » pas, nous travaillons volontiers dans le registre du cumulatif, ce qui nous procure l'illusion d'apporter « encore une pierre à l'édifice », laquelle pierre sera toujours là quand le monument idéal et parfait sera achevé. D'autant plus dans mon cas qu'à la différence d'autres historiens, que j'admire, je ne tourne pas aisément la page. Si bien que le chantier « guerre », ouvert il y a plus de quarante ans, demeure toujours en activité, intermittente, même si je me flatte d'avoir ouvert d'autres chantiers, en liaison d'ailleurs avec le précédent : la noblesse, les pouvoirs, l'économie. Disons que je me perçois comme un historien « généraliste » de l'espace français durant les derniers siècles du Moyen Âge, même s'il m'est arrivé de franchir les limites de cet espace, de remonter largement en arrière, jusqu'au seuil de l'Antiquité tardive, et de franchir sans trop de scrupule la ligne de démarcation qui sépare le Moyen Âge des Temps modernes.

Le suivi bibliographique du dossier « guerre » n'a pas suffi. D'une part, en me servant de ma thèse, j'ai tenté une mise au point, de facture délibérément classique, ne serait-ce que par la place accordée

7. J.F. VERBRUGGEN, *De krijgskunst in West-Europa in de Middeleeuwen, IX^e tot begin XIV^e eeuw*, Bruxelles, 1954. De cet ouvrage fondamental ont été tirées plusieurs versions en langue anglaise.

8. Paris, 1930.

au récit, aux campagnes, aux sièges, aux batailles, sur l'*Histoire militaire de la France*, depuis Clovis jusqu'à Henri II (outre des compléments, ici ou là j'ai apporté des nuances à mes propos antérieurs). D'autre part, j'ai rédigé des études ponctuelles, souvent à la demande et en fonction des circonstances. Les châteaux (au sens large, dans toutes leurs dimensions, non pas seulement militaires), les fortifications rurales et urbaines (les chaînes), les armes, les sièges, dès lors que là désormais me paraît la « vérité » de la guerre médiévale, en termes sinon de pertes humaines du moins de coût, d'énergie, d'ingéniosité et d'enjeu. Des « profils » de capitaines et de conquérants : Geoffroy de Charny, Jean d'Estouteville, sire de Torcy et de Blainville, le maréchal Jean IV de Rieux, le grand maître de l'artillerie Jacques de Genouillac dit Galiot. Des aspects négligés, presque des curiosités : le cheval de guerre, les noms propres de canons, la musique aux armées. Des aperçus sur les textes et les auteurs : la guerre — et éventuellement la paix — chez Jean, sire de Joinville, dans le *Jouvencel* de Jean de Bueil, chez Philippe de Mézières, chez Honoré Bovet, chez Philippe de Clèves, seigneur de Ravestein, ou encore selon l'Hospitalier de Rhodes. Des recherches enfin sur la motivation des gens de guerre : *pro patria mori* (*pugna pro patria*), rançons et butins du XIV^e au XVIII^e siècle... Arrêtons-là ce catalogue⁹.

D'autres études particulières pourraient encore voir le jour, auxquelles j'ai songé à un moment ou à un autre. Ainsi le problème non pas du ravitaillement des armées (les fameux « marchands suivant l'ost ») mais de la cuisine des combattants, dès lors qu'une armée, quelle que soit sa dimension, est faite du rassemblement, plus ou moins organisé, d'un très grand nombre d'unités alimentaires ou vivrières, chacune assumant sa propre cantine, d'où le problème du bois, du feu, des récipients, des réserves alimentaires : les soldats eux aussi vivaient « à pot et à feu » communs¹⁰.

Revenons à *GMA*. Un premier regret est de n'avoir pas tenté un parallèle entre l'armée carolingienne, d'une part, et l'armée byzantine, de Léon le Sage à Nicéphore Phocas, d'autre part : recrutement,

9. Je renvoie à la bibliographie qui figure dans J. PAVIOT et J. VERGER, éd., *Guerre, pouvoir et noblesse au Moyen Âge. Mélanges en l'honneur de Philippe Contamine*, Paris, 2000, p. 11-29. D'autres titres se sont ajoutés depuis.

10. D'où la présence des queues (à côté des maréchaux-ferrants et des ménestrels) dans bien des montres d'armes du XIV^e siècle.

rémunération, hiérarchie et encadrement, organisation territoriale, types d'armes et de combattants, buts de guerre, stratégie et tactique. Désormais il existe pour Byzance des ouvrages approfondis¹¹, en sorte que, si c'était à refaire, je serais moins pusillanime.

Deuxième regret. Sourd aux sollicitations de Michel Mollat du Jourdin, j'ai laissé de côté la marine, qu'elle soit de transport (de troupes) ou qu'elle soit proprement de guerre. En effet, comment comprendre, comment apprécier à leur juste valeur les invasions normandes, la conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie (cette opération *Overlord* du XI^e siècle), les croisades dites transmarines, la « voie d'Aragon » de 1285, maint épisode de la guerre de Cent ans (non seulement L'Écluse en 1340, La Rochelle en 1372, mais aussi, par exemple, les formidables et stériles armements navals du début du règne de Charles VI), la course et la piraterie (avec le jeu si éclairant des initiatives privées et du contrôle public) et même les guerres d'Italie, sans prendre en compte cette dimension maritime ? Ce vaste domaine offre tout un aspect technique (la notion même de bateau de guerre, l'artillerie embarquée, le transport des chevaux d'armes), il concerne la création des arsenaux (la fosse de Leure et le Clos des galées), les obligations maritimes des individus et des collectivités (ainsi dans l'Angleterre anglo-saxonne), la notion de frontière de mer, les « chevaliers de la mer », le contrôle des ponts et des rivières, l'office d'amiral... À la fois les événements de 1066 et les premières croisades suggèrent le rôle précoce des États, avec leur organisation et leur armature administrative, financière, voire intellectuelle. En ce sens, il est permis de faire remonter au Moyen Âge la supériorité occidentale dans le domaine maritime : Lépante est un point d'aboutissement au moins autant qu'un point de départ.

Le thème de la paix n'est pas absent de *GMA*, à la différence du thème, parallèle ou complémentaire, de la diplomatie. Or le Moyen Âge occidental, de longue date, montre une diplomatie à l'œuvre, de puissance à puissance, de pouvoir à pouvoir (y compris les pouvoirs médiocres ou subalternes), avec son rituel, sa diplomatie, ses objectifs, ses résultats, ses spécialistes, ses archives. Résoudre les conflits dans des sociétés sans État, puis dans des sociétés où l'on constate l'émergence de formules étatiques qui nous paraissent plus familières. La recherche d'alliances fait pleinement partie du sujet, tout comme la démarche consistant à s'assurer de la neutralité,

11. Je me contente de citer ici le livre de J. HALDON, *State, Arms and Society in Byzantium*, Aldershot, 1995.

bienveillante ou non, d'un tiers. On l'a montré : Foulque Nerra avait, à son échelle, sa propre stratégie territoriale mais aussi sa propre « politique extérieure ». Il n'aurait pas été hors sujet de traiter des origines médiévales du droit des gens, du droit international public et privé (ainsi quant au sort réservé aux prisonniers dits de guerre). Il est vrai que le champ est si vaste qu'il légitimerait à lui seul un volume spécifique de la Nouvelle Clio, ce qui contribuerait à la réhabilitation de l'histoire-traités, après celle de l'histoire-batailles, si tant est que cette dernière réhabilitation soit bel et bien acquise.

Peut-être quelques pages critiques auraient-elles pu prendre place relatives aux rapports entre la violence et la guerre. Il est en effet des actes de violence qui ne sont pas des formes de guerre, même larvées, même élémentaires. Et surtout, à aucune époque — l'époque médiévale comprise, ce qui, peut-être, surprendra — la guerre n'a été, sans plus, une pure et simple expression de la violence. Pierre Chaunu, entre autres, est sensible au fait que l'activité des armées modernes s'exerce à l'encontre autant qu'aux dépens de ce qu'il appelle la violence anémique. Même aux temps médiévaux, la guerre ne fut pas seulement se battre, tuer, piller, détruire, mais aussi vaincre, avec tous les avantages de la victoire, en termes de profit et d'honneur. Faire la guerre fut toujours, à la limite, un acte politique.

Il n'aurait sans doute pas été inutile de s'interroger sur la croyance, qui revient périodiquement à la surface¹², à l'existence d'un parallèle entre cycles longs de la guerre (et de la paix) et cycles de l'économie (d'autant que certains auteurs estiment que ce sont les phases A, de croissance, qui stimulent les guerres, alors que d'autres estiment, avec là aussi de faux bons exemples, que ce sont les phases B).

L'artillerie à poudre et à feu a droit dans *GMA* à un traitement approfondi. Mais d'autres armes font l'objet de développements plutôt

12. Voir un article du Monde Économie en date du 4 février 2003. Cet article évoque le livre de J. GOLDSTEIN, *Long Cycle, Prosperity and War in the Modern Age*. L'idée du livre est la suivante : les cycles sont une réalité de l'économie occidentale depuis le XV^e siècle ; les phases d'expansion A ne révèlent pas une fréquence des guerres plus forte que les phases de dépression, toutefois l'intensité des conflits est plus élevée dans les phases A que dans les phases B ; les guerres contribuent à la synchronisation des cycles dans les différentes économies nationales ; l'inflation succède à la guerre de façon beaucoup plus nette que l'inverse. De toute façon, le diagnostic ne concerne à la rigueur que le dernier des dix siècles médiévaux.

allusifs, ainsi les armes de trait, récemment étudiées, à partir des textes, de l'iconographie et surtout des objets de fouilles (fers de flèches et de carreaux d'arbalète)¹³.

L'accent aurait pu être mis avec plus de force sur la notion de « culture de guerre », chère aux historiens contemporanéistes et aussi à Franco Cardini. De même on aurait pu insister sur le fait qu'en nombre de circonstances la guerre, au moins pour ceux qui y participaient au niveau supérieur, était un moyen privilégié d'ascension sociale et économique, comme aujourd'hui en France fonder sa propre entreprise ou réussir aux grands concours donnant accès aux « grandes écoles » et aux beaux métiers. En contrepartie, à partir du XIII^e siècle (au plus tôt), la guerre, par le biais de la « discipline de chevalerie » et de la diffusion du mot d'ordre « servir le prince », ne fut-elle pas un instrument, certes imparfait, en vue d'encadrer et de discipliner la noblesse ?

Je voudrais pour finir situer *GMA* par rapport aux grandes percées historiographiques dont la recherche médiévale a bénéficié depuis environ un quart de siècle.

S'il est un thème qui a retenu l'attention en ce qui concerne l'espace non seulement français mais européen, c'est celui, défini et exploré par Wim Blockmans et Jean-Philippe Genet, bientôt relayés par des dizaines d'historiens, de la genèse ou des origines de l'État moderne, depuis la fin du XIII^e jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. L'histoire de l'État, que l'on pensait exsangue, en est sortie pour un temps ressuscitée. Or il est incontestable ou plutôt évident que ce phénomène, multiforme et de longue durée, a partie liée avec l'histoire des armées, des armements et de la guerre, dès lors que la conduite de la guerre, avec tout ce que cela implique, est l'un des attributs le plus volontiers revendiqués par les États¹⁴. On peut du même coup estimer

13. V. SERDON, *Étude archéologique de l'armement de trait au Moyen Âge (XI^e-XV^e siècle)*, thèse en archéologie médiévale préparée sous la direction de Françoise Piponnier et soutenue à l'Université de Lyon II en 2003. Je songe aussi à l'imposante étude d'histoire « totale » de la hache publiée par Christiane RAYNAUD sous le titre « À la hache ! » *Histoire et symbolique de la hache dans la France médiévale (XIII^e-XV^e siècle)*, Paris, 2002.

14. Ph. CONTAMINE, éd., *Guerre et concurrence entre les États européens du XIV^e au XVIII^e siècle*, Paris, 1998, et, pour la version anglaise, ID., éd., *War and Competition between States*, Londres, 2000. L'idée centrale du livre est évidemment celle de concurrence – un terme à connotation économique –, avec ses contraintes et ses exigences multiples, mais aussi avec sa

que l'introduction de ce concept (de cette idée-force) dans les pages de *GMA* leur aurait donné plus de cohérence, de pertinence, de lisibilité. Entre 1300 et 1500 interviennent en effet de façon plus visible et plus massive qu'auparavant les liens organiques entre la guerre et la fiscalité, l'émergence d'armées de métier, voire d'armées permanentes, le regroupement entre les mains des princes et des rois de toutes les ressources humaines et matérielles qu'offraient leurs États dans le domaine militaire, la définition d'un art militaire dans certains cas plus élaboré. Il est vrai qu'il ne s'agit encore que d'une étape et qu'on ne peut écarter d'un revers de main la conviction, fort argumentée, des historiens modernistes selon laquelle la naissance des armées dites modernes ne doit être datée ni de Charles V, de Charles VII ou de Louis XI, ni d'Edouard III ou de Henri V d'Angleterre, ni des *condottieri* italiens ou des piquiers suisses mais seulement du XVII^e siècle : encore peut-on proposer pour le moins trois chronologies, ou bien 1500-1650 (Geoffrey Parker), ou bien 1560-1660 (Michael Roberts), ou bien 1660-1720 (Jeremy Black)¹⁵. Alors seulement serait intervenue, notamment au niveau quantitatif, dans le domaine des réalités comme dans le domaine des mentalités, la véritable « révolution militaire », pour employer un concept qui a déjà fait couler beaucoup d'encre. Autrement dit, la période 1300-1500 serait à rejeter en plein Moyen Âge : fortifications castrales et urbaines dans l'ensemble plutôt frileuses face aux innovations (en dépit de l'apparition, dès le début du XV^e siècle, des boulevards), importance des fidélités personnelles et des solidarités de type lignager ou féodo-vassalique dans le recrutement des armées, modicité persistante des effectifs, absence de véritables uniformes (tout juste des livrées, de simples signes distinctifs sur les champs de bataille), absence d'académies ou d'écoles militaires, quasi-absence de « grandes manœuvres », absence d'authentiques casernes, absence de l'institution de la remonte pour les chevaux, réponse aléatoire et embryonnaire apportée par les pouvoirs au problème des vivres, des blessés, des invalides¹⁶, appropriation le plus souvent privée des rançons et des butins, imperfection des codes militaires, d'où le rôle toujours fondamental de l' « honneur » chevaleresque quand il s'agit

« respiration », puisque la concurrence, à l'intérieur de ces cinq siècles, a connu des hauts et des bas en fonction des circonstances.

15. J. CHAGNIOT, *Guerre et société à l'époque moderne*, Paris, 2001.

16. En France, c'est l'ordonnance de janvier 1629 qui institue les hôpitaux militaires « pour secourir les soldats de leurs blessures et maladies ».

de faire tenir debout et de faire fonctionner la chose militaire. Il n'empêche que je serais tout disposé à introduire dans ma vision de la guerre, *juxta modum*, le concept de « genèse de l'État moderne » et à dater sinon du XIV^e du moins du XV^e siècle une première forme, déjà bien dessinée, de « révolution militaire ».

À la suite des travaux de Robert Bartlett¹⁷ et de John Gillingham¹⁸, il conviendrait de souligner avec plus de force encore dans les pages de *GMA* consacrées à la période XI^e-XIII^e siècle l'extension du modèle technologique mis au point, vaille que vaille, entre 950 et 1100 dans l'espace franco-anglais : le cavalier-chevalier lourdement armé plus le château-fort. D'où, entre autres phénomènes, la colonisation par l'Occident des marges septentrionales et orientales de l'Europe et les succès politiques et militaires remportés dans l'espace méditerranéen, depuis la péninsule ibérique jusqu'aux États latins d'Orient en passant par la péninsule italienne, l'Empire byzantin et les îles de la Méditerranée orientale comme occidentale. Ainsi l'Islam fut-il refoulé, jusqu'au début du XIV^e siècle puisque cette dernière époque fut marquée par les prémices de l'expansion ottomane. De fait, les croisades, qu'on imagine volontiers aujourd'hui comme une guerre d'agression, furent à l'époque en partie vécues, ou comprises, ou expliquées, comme une contre-attaque en vue de recouvrer par la force non seulement la Terre promise (la Terre sainte) mais aussi les provinces de l'Empire romain dont la chrétienté (le pape, l'empereur) s'estimait, à tort ou à raison, l'héritier légitime. Leurs succès permirent à la pauvre Europe, froide et sous-peuplée, reculée et acculée, de rétablir l'équilibre, sinon avec l'Afrique, du moins avec l'Asie et ses prestiges matériels et spirituels : de tels propos se retrouvent encore par exemple chez Philippe de Mézières dans les années 1380.

Notamment dans l'historiographie relative à l'espace français, une vaste discussion s'est engagée au sujet de la « mutation » de l'an mil. Selon quelques historiens, dont le chef de file en France est Dominique Barthélemy, celle-ci n'est qu'un mythe historiographique, qui doit sa naissance avant tout à une lecture trop rapide, ou paresseuse, des sources, y compris celles de la pratique : selon la

17. R. BARTLETT, *The Making of Europe : Conquest, Colonization and Cultural Change 950-1350*, Londres, 1980.

18. J. GILLINGHAM, « An Age of Expansion, c. 1020-1204 », dans M.H. KEEN, éd., *Medieval Warfare, a History*, Oxford, 1999.

tendance « antimutationniste », les derniers temps de l'Empire carolingien, qui virent l'émergence des principautés, furent beaucoup plus décisifs, en attendant une possible deuxième mutation, vers 1100. En revanche, pour une majorité d'auteurs, serait intervenu autour de l'an mil un processus de brutal encadrement (encellulement) des populations rurales par le truchement de seigneuries, en particulier châtelaines, et cela au profit d'une aristocratie très militarisée entourée de ses satellites. Ainsi se serait mis en place, certains disent dans la terreur, le régime féodo-seigneurial. La démonstration a pour elle le poids d'une tradition historiographique séculaire. Toutefois, si l'on comprend bien le renforcement de la domination politique et sociale sur les *rustici* ou les *villani* anglo-saxons que provoqua ou que favorisa la conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie, et ses compagnons d'armes, la trame événementielle semble faire en grande partie défaut de ce côté-ci de la Manche. Et pourtant le résultat est bien là, puissant et durable, marqué par l'enracinement à plusieurs niveaux d'une nouvelle aristocratie que l'on peut cette fois appeler féodale, sur laquelle reposa un ordre socio-politique radicalement inédit, avec ses éléments négatifs trop évidents mais aussi positifs dès lors que ce nouvel ordre n'entrava pas, voire favorisa, la croissance économique et démographique des XI^e-XIII^e siècles. Dans ce processus, quelle place assigner à la guerre, qu'elle se soit exercée entre puissants (c'est ce que les sources permettent le mieux de saisir) ou bien entre dominants et dominés, ce que l'on voit apparaître trop peu souvent¹⁹ ? Faut-il suivre l'explication de Georges Duby, selon lequel – je schématise à dessein – l'aristocratie postcarolingienne, dès lors que le processus d'extension de l'Empire, avec tous les profits qu'elle suscitait, avait atteint son terme, retourna pour ainsi dire sa violence sur elle-même, sur ses terres et ses dépendants, en sorte que le seul remède, clairement perçu par Urbain

19. Comment, par exemple, s'opéra le processus de regroupement qui devait aboutir dans une bonne partie du monde méditerranéen à l'*incastellamento* ? Ce ne devait pas être si facile que cela, même pour des seigneurs, de déplacer cette masse de gens, de les regrouper autour des *castra*. Voir en dernier lieu la mise au point de P. TOUBERT dans son article *Incastellamento* du *Dictionnaire du Moyen Age*, éd. C. GAUVARD, A. DE LIBERA et M. ZINK, Paris, 2002, p. 707-721. Pour recourir à une comparaison, les modalités militaires du regroupement, contraint (et provisoire), des villageois au moment de la guerre d'Algérie ont laissé de tout autres traces : voir le parallèle esquissé par M. BUR dans *Le château*, Turnhout, 1999, p. 135-136 et illustration 5.

II, saint Bernard et quelques autres, était de pousser ces trublions, cette *militia-malitia*, à s'expatrier momentanément en allant chercher du côté de Jérusalem la fortune et le salut ? Autrement dit, la véritable explication serait d'ordre anthropologique : le mode de vie des nobles, presque leurs valeurs, leur être au monde, impliquaient le pillage, le prélèvement brutal en vue de consommer et de consumer. Dans cette optique, largesse et « roberie » vont de pair, elles sont l'une et l'autre l'expression d'un type de comportement économique très différent du système « investissements et profits », dont on ne saurait toutefois nier la présence dans diverses couches de la société, marchandes et non-marchandes, et cela bien avant la mise au point du modèle capitaliste moderne.

Dans le traitement réservé au haut Moyen Âge « barbare », *GMA*, influencée par des travaux des spécialistes de l'histoire romaine sur la fin de l'Antiquité, soulignait la profonde différence, quantitative et qualitative, entre l'armée romaine de Dioclétien et de Constantin, d'une part, les armées des Wisigoths, des Ostrogoths, des Lombards, des Francs, d'autre part. Bref l'appareil militaire romain, en dépit de la survivance littéraire de Végèce, n'aurait pas survécu aux « grandes invasions ». Il se serait écroulé, ou évanoui. Des armées « barbares », pourvues d'une autre organisation et d'une autre mentalité, lui auraient succédé. En revanche, *GMA* était déjà sensible aux performances militaires de Charlemagne, en matière d'effectifs, d'organisation, de logistique, de sens de l'espace. Je dirais que j'ai encore forcé le trait dans l'*Histoire militaire de la France*. Bernard S. Bachrach²⁰ et quelques autres m'ont ici été source d'inspiration, même si je me refuse à tout esprit de système, qui risquerait de verser dans la pure et simple caricature²¹. Mais il n'empêche que je ne suis pas insensible à l'explication anthropologique qui, recourant par exemple au témoignage des sources littéraires anglo-saxonnes et scandinaves, met l'accent, plus encore qu'à l'époque féodale, sur le mélange de « generosity » et de « martiality » qui caractérisait les comportements

20. B.S. BACHRACH, *Early Carolingian Warfare : Prelude to Empire*, Philadelphie, 2001.

21. J'aurais notamment tendance à réviser à la baisse le chiffre des effectifs des armées carolingiennes (extrême rareté des cavaliers lourdement armés). Comme le souligne T. Reuter, le débat est insoluble faute de sources.

aristocratiques. « The warrior aristocracy and gift-giving were then inseparably linked »²².

À un quart de siècle de distance, je n'écrirais pas *GMA* à l'identique, ne serait-ce que parce que nos connaissances, nos curiosités, nos interrogations ont évolué. Peut-être, à l'instar de quelques auteurs, surtout américains, oserais-je ouvrir une perspective qui pourrait s'intituler « l'Occident et la guerre : les origines ». Il n'empêche que je demeure attaché à une présentation critique et « méthodique » du phénomène guerre, vu dans sa complexité comme dans sa diversité. La guerre médiévale intègre et explique bien des phénomènes, on la retrouve dans quantité de manifestations de la vie publique et privée, d'où mon objectif présomptueux d'histoire « totale », que je ne renie pas, mais je n'irais pas jusqu'à dire, loin de là, qu'il faille expliquer le Moyen Âge par la guerre (une composante parmi d'autres, en dépit de son omniprésence), d'autant que la guerre elle-même — j'entends la guerre médiévale — mériterait à son tour d'être expliquée.

22. La formule est de L. Hedeager. Elle est citée par J. MORELAND, « Concepts of the Early Medieval Economy », dans I.L. HANSEN et C. WICKHAM, éd., *The Long Eighth Century*, Leyde, 2000, p. 1-34.